



Quand l'amour s'invite au procès de l'attentat de Saint-Étienne-du-Rouvray

Roseline Hamel, sœur du prêtre assassiné, et Guy Coponet, le paroissien grièvement blessé, ont livré des témoignages empreints d'humanité et de sagesse. Une audience rare, dans un procès d'attentat, où il a été plus question d'amour que de haine.

Matthieu Suc

18 février 2022 à 16h14

Comment rendre la force d'un moment de grâce ? La puissance de mots d'amour prononcés dans un prétoire ? Jeudi 17 février, en ce quatrième jour d'audience du procès de l'attentat de Saint-Étienne-du-Rouvray, la parole était donnée aux victimes. À la famille du père Hamel, ce prêtre de 85 ans assassiné par deux terroristes. À la famille Coponet, du nom de ce couple de paroissiens dont le mari a été grièvement blessé. Deux familles de croyants. On s'imaginait, sans doute de manière caricaturale, qu'il allait être beaucoup question de la foi chrétienne prise pour cible par la furie des djihadistes. On se trompait.

Durant de longues heures poignantes (et parfois non dénuées d'humour), l'auditoire s'est vu administrer une leçon d'humanisme et d'œcuménisme, des déclarations d'amour et d'amitié à l'attention des personnes décédées comme des vivants. Où il aura été plus question de ce qui rapproche que de ce qui oppose. Le tout asséné par deux octogénaires (et leurs enfants) à la vivacité d'esprit et à la sagesse enviabiles. Les auxiliaires de justice n'avaient pas grand-chose à ajouter. Une assesseuse se saisit tout de même du micro. Elle n'a pas de question à poser : « *Votre courage nous impressionne, vous pourriez être un modèle pour beaucoup* », déclare-t-elle tout de même à l'attention de l'un. L'avocat de parties civiles, Antoine Casubolo Ferro, fournit mouchoirs et verre d'eau à une autre en train de pleurer à la barre. M^e Christian Saint-Palais se contente de remercier sa cliente et ceux qui l'ont précédée depuis ce matin : « *Nous sommes tous très impressionnés par la force de ce que nous entendons. Vous nous avez parlé d'amour, ici, dans cette cour d'assises où nous sommes habitués à discuter de scènes de crime.* »

Il n'y a rien d'autre à dire, il n'y a qu'à écouter.



Le portrait du père Hamel, peint par un artiste musulman, trône dans l'église de Saint-Étienne-du-Rouvray. © Sameer Al-Doumy/AFP

En début d'après-midi, Roseline Hamel, veste noire, cheveux blancs, se tient debout à la barre. L'émotion et la fatigue ne perturbent pas son récit. Elle parle de son frère, le père Jacques, « *un homme parmi les hommes* », le décrit « *taiseux mais de grande écoute* », raconte comment il s'agaçait quand les paroissiens chantaient faux pendant l'office. « *Il voulait sentir que les gens chantaient avec leur cœur.* »

Elle se souvient du 25 juillet 2016. Avec ses enfants et petits-enfants, elle était arrivée au presbytère. Ils passaient prendre le père Jacques pour l'emmener en vacances en Auvergne. Lors du dîner, le prêtre, éternel vieux garçon qui avait besoin d'un temps d'adaptation quand on envahissait ses appartements, était étonnamment de bonne humeur. « *Il faut que je vous dise quelque chose, je suis tellement heureux de vous avoir à ma table !* »

Une de ses nièces l'avait interrogé à propos de l'attentat de Nice, survenu dix jours plus tôt. « *Nous ne pouvons que prier, avait-il répondu. Par contre, les politiciens devraient vite se mettre au travail parce que ce n'est pas fini !* »

« *Sans savoir que le lendemain, ça allait être son tour* », commente Roseline Hamel à la barre.

Le traumatisme des messes du vendredi saint

Le mardi 26 juillet, la messe célébrée par le père Jacques tire à sa fin devant un maigre public – trois bonnes sœurs de 72 à 82 ans, et un couple de paroissiens de 86 et 87 ans – lorsqu’aux environs de 9 h 25, un jeune homme au « regard doux », portant une veste bleue, entre dans l’église de Saint-Étienne-du-Rouvray pour demander un renseignement. Une des religieuses, qui le prend pour un étudiant, lui demande de revenir après l’office. Quelques minutes plus tard, il revient accompagné d’un complice. Porteurs d’un sac à dos et d’une valise, Adel Kermiche et Abdel-Malik Petitjean brandissent une arme de poing et un couteau, et ordonnent à l’assistance de rester calme.

À la barre, Guy Coponet, l’un des deux paroissiens présents (avec son épouse Janine) promet : « *Je vais vous raconter cette journée, c’est bien frais, il n’y a pas de problème !* » Il y a un contraste entre la voix tonique et le corps frêle de cet homme rattrapé par les séquelles de l’attentat et ses 92 ans.

Effectivement, Guy Coponet se souvient de tout. Des deux terroristes qui « *commencent à se déguiser* », l’un ceignant son front d’un bandeau, l’autre scotchant sur son torse « *une boîte* », une ceinture d’explosifs factice. « *Une pièce de théâtre ; on met les habits pour tenir son rôle* », résume Guy Coponet. Il s’étonne : les djihadistes arrachent la croix au mur mais ne touchent pas au tabernacle, « *là où est la présence du Seigneur* ». Puis ils le font assoir sur le premier banc devant l’autel, lui collent un téléphone dans les mains pour qu’il filme ce qui va se passer. « *Ça marche, tu peux y aller !* », annonce un des deux « *lascars* ».

Le père Hamel est en train de méditer.

« *Ils l’ont attrapé, le pauvre homme, ils l’ont mis à genoux... Je vais vous expliquer la souffrance qu’il a pu ressentir, cet homme-là...* »

Face à la cour d’assises, Guy Coponet pleure.

Les terroristes ont empoigné le prêtre, frêle octogénaire de 1 mètre 60, et l’ont forcé à s’agenouiller sur l’autel. Puis ils l’ont poignardé à la gorge et au thorax, son bourreau scandant des propos à la gloire de l’État islamique, en français et en arabe. « *Une fois qu’ils l’ont massacré comme ça..., ils l’ont traîné par terre... Lui, le pauvre, il s’est défendu comme il a pu, avec ses pieds. Il repoussait le meneur. C’est là que le père Jacques a dit : “Satan, va-t’en !”* » Mais c’est trop tard. « *Il s’est mis à vomir du sang. Vous savez, comme quand on a une indigestion. Puis il n’a plus bougé, le pauvre père, c’était terminé pour lui... C’est affreux...* »

Multipliant les allers-retours entre le passé et le présent, la voix du croyant se brise quand il évoque les messes du vendredi saint auxquelles il participe désormais. « *La liturgie... on fait le tour de l’église avec tous les tableaux du chemin de croix. Je ne peux plus... Les dernières stations, c’est le père Jacques, c’est ce qu’il a subi. Ils l’ont massacré comme ça...* » À moins d’un mètre, sur le banc des parties civiles, Roseline Hamel, la tête enfouie entre ses mains, pleure.

La voix de Guy Coponet nous ramène alors à Saint-Étienne-du-Rouvray, au moment où le tueur au couteau l’a agrippé et entraîné près de l’autel.

« *C’est à toi maintenant !*

– *Qu’est-ce que tu vas faire ? Tu vas tuer ton grand-père ?* »

La mise en avant de son âge n'a aucun effet. Le terroriste poignarde à la gorge et au dos, à quatre reprises, ce vieillard désarmé qui célébrait ce jour-là ses 87 ans. L'octogénaire s'écroule et fait le mort. « *J'ai serré la gorge et je me suis dit : "Surtout ne bouge pas parce que, si tu bouges, mon gars, il va te finir."* » Plus que de ses blessures, il se souvient du contact froid et dur des marches qui l'ont fait souffrir, parce que « *les hanches, chez [lui], ne sont pas grasses* ». Les terroristes s'impatientent, ils attendent la venue de la police. Et Guy Coponet, en faisant le mort, s'accroche à la vie. « *Ça a été un drôle de truc. On fait appel à ses souvenirs personnels, les enfants. On rentre en prière.* » Une heure plus tard, la police donne l'assaut. La porte de la sacristie est enfoncée. Les deux terroristes surgissent en criant « *Allah akbar !* ». L'un brandit une arme de poing, l'autre un tube noir – des armes qui se révéleront factices. Ils s'écroulent, criblés de balles. Guy Coponet ignore tout de l'assaut mais se souvient du bruit d'une porte sur le côté de l'église. Les secours. « *Il était vraiment temps qu'on vienne me chercher.* » Agonisant, il est en train de finir une « *prière à Marie* ». Et soudain, le vieil homme interrompt le récit et entonne dans la salle Voltaire de la cour d'assises de Paris un « *Je vous salue Marie* ». Sans ostentation, sans prosélytisme. Comme s'il revivait la scène. Alors que le temps s'est figé dans le prétoire, Guy Coponet ajoute un commentaire : quand les secours sont arrivés, il s'en souvient, il en était dans sa récitation à « *À l'heure de votre mort* ».

Un peu plus loin dans Saint-Étienne-du-Rouvray, Roseline Hamel attend son frère pour le petit déjeuner après la messe. Le téléphone sonne. À l'autre bout du fil, un journaliste.

« *Pouvez-vous me confirmer qu'il y a une prise d'otages à l'église de Saint-Étienne-du-Rouvray ?* »

— *Si c'est une blague, elle est de mauvais goût ! Mon frère va rentrer dans une demi-heure. Rappelez, il vous répondra.* »

Roseline raccroche, son estomac « *commence à faire des nœuds* ». Elle veut en avoir le cœur net, enfile une veste, « *boutonne mardi avec mercredi* », et se dirige vers le portail. Son aînée veut l'en dissuader. « *Ce n'est pas la peine, c'est noir de police.* »

Roseline s'obstine. « *Qu'à cela ne tienne, je vais chercher Jacques !* »

Avec sa petite famille, elle se dirige tant bien que mal vers l'église, jusqu'à ce qu'on les empêche d'avancer. S'avancent une infirmière, deux sapeurs-pompiers et un médecin « *couvert de sang* ». Roseline, âgée alors de 75 ans, s'imagine qu'ils viennent s'enquérir de sa santé.

Aucun des secouristes n'ose lui annoncer la nouvelle. Une employée des pompes funèbres se dévoue. Son frère est mort. « *J'ai reçu cette annonce comme un boulet de canon. J'ai hurlé, j'ai hurlé à m'en déchirer les poumons* », explique Roseline.

À l'hôpital, Guy Coponet subit deux opérations, cinq transfusions sanguines et les appels téléphoniques de François Hollande. « *Je lui ai remonté le moral, raconte le miraculé. Je lui ai dit que je préférerais être à ma place qu'à la sienne. Il allait avoir des décisions à prendre.* » Il rit. Et nous avec.

La famille Hamel se retrouve elle à gérer sa peine mais aussi la célébrité posthume du défunt prêtre. « *Lui qui était tellement discret, si simple, si plein d'humilité, le jour même de son martyre il a été mis en lumière aux quatre coins du monde, à notre grande surprise, s'étonne encore Roseline Hamel. Le lendemain matin, nous avons eu du mal à accepter. On s'est dit : "Qu'est-ce qu'ils racontent ? De quoi ils se mêlent ? C'est notre frère."* »

Ses obsèques ont lieu dans la cathédrale de Rouen.

« *Ça ne va pas lui plaire*, déplore Roseline quand elle l'apprend. — *C'est un martyr de la foi, il ne peut en être autrement* », lui rétorque monseigneur Lebrun, archevêque de Rouen, qui lui aussi a témoigné à la barre ce jeudi. De son côté, la petite église de Saint-Étienne-du-Rouvray, qui n'accueillait que deux paroissiens au moment de l'attentat, va se retrouver vivifiée par la tragédie. Guy Coponet décrit un pèlerinage désormais permanent qui n'est pas pour lui déplaire. « *Ça fait une ouverture humaine sur Saint-Étienne. Le vivre-ensemble s'est nettement amélioré.* » Le survivant raconte ces musulmans qui viennent se recueillir, ce peintre de confession musulmane qui a offert un portrait du père Hamel trônant dans l'église. Une fille Coponet, venue témoigner, soulignera le réconfort apporté dans les semaines suivant le drame par l'inscription « *Mosquée en deuil* » affichée sur le lieu de culte musulman de Saint-Étienne-du-Rouvray. Chaque semaine, après la messe, Guy Coponet passe par le cimetière pour rentrer chez lui. Il s'adresse à son épouse Janine, décédée l'an dernier et qui, selon lui, ne s'était jamais remise de l'attentat. De Janine, de leurs 68 années de mariage, il dit : « *Elle était tellement une moitié de moi. Ou tout moi, d'ailleurs.* » Face à sa tombe, il lui parle donc. « *Parfois, j'ai l'impression qu'elle me répond...* » Enfoncé dans sa chaise, son corps s'approche du micro : « *Mais ne croyez pas que je suis cinglé, hein ?* »

Le prétoire rit. Avec lui, encore une fois, tourneboulé par ces personnes âgées qui font partager avec une certaine légèreté les épreuves qu'elles ont traversées.

On n'a encore rien vu.

Le président de la cour d'assises spécialement composée, Franck Zientara, demande à Guy Coponet ce qu'il attend du procès. Le nonagénaire répond avec une candeur désarmante. « *Un rêve... C'est un rêve, hein ? Que ceux qui ont donné des ordres, armé et formé [les terroristes] viennent ici demander pardon à tous ceux à qui ils ont fait de la peine. Ce serait tellement un rétablissement de communauté. [...] Ce serait merveilleux, quand même.* »

Puis il s'emporte face aux discours des promoteurs de haine. « *Un homme, c'est plein d'amour, bon sang ! Depuis notre confection de molécules, c'est de la liberté, de l'amour, c'est l'amour qui guide le monde ! Juifs, chrétiens, musulmans, tout le monde croit en Dieu mais, bon sang, c'est le même amour !* »

Toujours debout et droite, Roseline Hamel témoigne d'une même ouverture vers l'autre, alors que la cour l'interroge sur sa propre souffrance. « *Pendant plus d'un an, je me suis posé des questions. Pourquoi lui ? Pourquoi nous ? Nous sommes des gens simples, nous ne faisons de mal à personne.* » La réponse, elle l'obtiendra au bout d'un an quand elle se demandera ce qu'elle ressentirait si c'était un de ses deux fils à elle qui avait commis cet acte barbare.

Alors Roseline Hamel est allée à la rencontre d'Aldjia Kermiche, la mère d'un des tueurs de son frère. « *Ce Dieu que nous honorons nous a conduits sur le chemin l'une et l'autre. Ma famille correspond à cette famille Kermiche : le même nombre d'enfants, le papa routier* », résume celle qui donne maintenant des conférences sur le pardon dans les églises.

Tandis qu'elle parle, les trois accusés, qui ignoraient l'attentat qui se préparait mais épousaient certaines des convictions des terroristes, n'en perdent pas une miette. Roseline Hamel se tourne vers eux, enfermés dans le box. « *Non, messieurs, même avec ma grande souffrance qui persiste, la souffrance de ma famille entière, vous n'aurez pas ma haine. C'est mon frère qui a subi ce massacre alors que nous marchions vers des jours heureux et cela ne m'a même pas effleurée, la haine. Ne*

pas avoir une once de sentiment de haine, c'est d'évidence une grâce que le Ciel m'a donnée. »

L'un des trois hommes dans le box, Farid Khelil, cousin d'un des terroristes, demande à prendre la parole. Il s'excuse de ne pas avoir décelé les projets criminels, jure culpabiliser, se dit bouleversé par le témoignage qu'il vient d'entendre. « *Je trouve admirable ce que vous avez dit : "Ils n'auront pas votre haine." Sachez que vous avez mon amour, je vous le dis dans les yeux.* » Un peu plus tôt dans la journée, il avait déclaré à peu près la même chose à Guy Coponet.

Roseline Hamel, qui était déjà en train de retourner sur le banc des parties civiles, s'approche du box des accusés pour écouter. Elle s'empare d'un micro réservé aux avocats de la défense. Le protocole des procès d'assises vient d'exploser mais personne ne songe à le lui reprocher. L'assistance est suspendue aux lèvres de la vieille femme. Quelle va être sa réaction ?

« J'avoue que – en émettant un doute sur votre sincérité – vos paroles me font beaucoup de bien.

– Je comprends parfaitement vos réserves, je les accepte, répond Farid Khelil. Votre colère est légitime. »

Désormais, la suite du procès est, presque, secondaire.
